

Clément Reversé

Sociologue chercheur à l'UTOPI (Unité de recherche sur les transitions, organisations, pouvoirs et inégalités) à l'Université Toulouse Jean-Jaurès

Dans son ouvrage *La Vie de cassos*, le sociologue Clément Reversé décrit le quotidien de jeunes habitants de villages de la Nouvelle-Aquitaine, qui ont quitté l'école sans obtenir de diplôme, sont sans emploi stable ni voiture, vivant chez leurs parents et isolés. Il y relate leur solitude, leurs espoirs déçus et leur énergie à chercher du travail pour échapper au stigmate du « cassos ». Entretien.



Les jeunes ruraux précaires : entre abandon et stigmatisation

Le Journal de l'Animation : Qu'est-ce qui vous a conduit à vous intéresser à ces jeunes ruraux en situation de précarité ?

Clément Reversé : J'ai commencé à travailler sur cette question dans le cadre de ma recherche doctorale, qui portait initialement sur le décrochage scolaire en milieu rural et sur les difficultés d'insertion sans diplôme. Je parlais d'un constat : lorsqu'on n'a pas de diplôme, on entretient souvent un meilleur rapport à l'emploi mais, parado-

xalement, on est exposé à une pauvreté plus intense. J'ai voulu comprendre ce paradoxe. En me plongeant sur le terrain et en recueillant un grand nombre de données, j'ai progressivement observé que les difficultés rencontrées par ces jeunes relèvent moins de l'emploi en lui-même que d'enjeux profondément réputationnels.

JDA : Pourquoi avoir choisi d'utiliser le terme de « cassos » pour qualifier ces jeunes ruraux précaires ?

Clément Reversé : Ce terme revient à plusieurs reprises dans les discours des jeunes eux-mêmes, qui parlent d'eux à la première personne et utilisent le mot « cassos ». Il dit quelque chose du regard que le monde social porte sur eux. Ces jeunes sont perçus comme indésirables sur leur territoire et renvoient un imaginaire de feignantise et d'incapacité.

Cette étiquette les enferme dans un cercle vicieux : plus ils sont précaires et dominés socialement, plus ils sont stigmatisés, ce qui renforce encore leur vulnérabilité, en particulier dans les zones rurales où l'interconnaissance est forte.

JDA : Comment ces jeunes se projettent-ils dans l'avenir, à partir de ce que vous avez observé sur le terrain ?

Clément Reversé : Le constat est sombre. Ces jeunes cumulent de nombreuses difficultés : absence de diplôme, manque d'expérience, mobilité limitée et isolement, certains ne côtoyant presque que leurs parents. Ils ont conscience de n'avoir « pas de place dans ce monde » et anticipent des parcours fragmentés, entre intérim, travail non déclaré et périodes d'inactivité.

Malgré tout, ils croient encore à la valeur du travail – ils aspirent à un « vrai travail », mais se heurtent aux logiques néolibérales qui s'implantent en milieu rural, comme avec Amazon. Ils deviennent une main-d'œuvre d'appoint et risquent, à terme, d'être totalement exclus du marché de l'emploi. Cela ne signifie pas que leur quotidien se résume à la noirceur. Malgré les ruptures, violences et agressions qu'ils peuvent subir, ils font preuve d'une capacité de résilience au jour le jour. Mais leur avenir est angoissant. Ils devront toucher les aides sociales pour vivre.

JDA : Dans votre enquête, vous décrivez différentes stratégies de survie mises en place par ces jeunes. De quoi s'agit-il ?

Clément Reversé : Ces jeunes sont de grands stratèges du quotidien. Ils calculent tout, repèrent les « bons plans » – qui se révèlent parfois être des arnaques – et se débrouillent comme ils peuvent, par le deal, des mesures économiques drastiques, ou la prostitution, voire la pédoprosstitution, qui feront l'objet d'une enquête spécifique. Ce qui m'a particulièrement marqué, ce sont des jeunes majeures qui se font passer pour mineures, soit pour « protéger » leur réputation, soit pour obtenir plus d'argent.

JDA : Votre enquête montre des écarts entre les parcours des jeunes hommes et des jeunes femmes. En quoi la situation de ces dernières est-elle plus difficile ?

Clément Reversé : La situation des jeunes femmes est effectivement plus problématique. Elles subissent une précarité plus intense : emplois faiblement qualifiés, tâches simples et répétitives, et une faible stabilité, notamment parce qu'elles peuvent tomber enceintes. Les métiers du care exigent souvent un diplôme et sont déjà occupés par des femmes qualifiées.

Cette situation engendre des situations de dépendance, des logiques de débrouille ou de prostitution (pour rembourser une dette, pour financer un plein d'essence ou remplir son frigo)... C'est assez terrifiant. >>>

© Pexels – Gumbatov



« Ces jeunes croient encore à la valeur du travail, mais se heurtent aux logiques néolibérales qui s'implantent en milieu rural. »



© Pexels – Danylin

Le prix du livre contre les inégalités

La Vie de cassos. Jeunes ruraux en survie a reçu, le 15 janvier dernier, la première édition du Prix du livre contre les inégalités, qui distingue un ouvrage « *rendant visibles des réalités sociales peu présentes dans l'espace public et médiatique* ».

Issu d'une enquête menée auprès de cent jeunes en Gironde, en Creuse et en Charente, le livre s'intéresse à une fraction de la jeunesse rurale sans diplôme, précaire et marginalisée, en explorant la figure du « *cassos* » comme stigmat social. À travers leurs trajectoires, le sociologue Clément Reversé met en lumière les tensions entre aspirations personnelles, survie quotidienne et exclusion sociale dans les campagnes, cette « *minorité du pire* » souvent invisibilisée.

Le prix lui sera remis le 6 mars, à Tours, dans le cadre de la Semaine de l'égalité, l'occasion de rencontrer le sociologue et d'échanger avec lui.

La Vie de cassos. Jeunes ruraux en survie,
Clément Reversé, éditions Le Bord de l'eau,
18 € (2025)



JDA : Vous abordez les dépressions, le mal-être de ces jeunes. Alors que la santé mentale est érigée en « grande cause nationale », comment ces jeunes accèdent-ils – ou non – aux soins et à l'accompagnement ?

Clément Reversé : La situation est inquiétante. Entre 2017 et 2022, les troubles anxiodépressifs ont doublé. Dans mon enquête, 51 % des jeunes ont déclaré avoir vécu ou vivre un épisode dépressif intense, 8 % ont tenté de se suicider, et l'un d'entre eux s'est ôté la vie. Beaucoup sont confrontés à des addictions, des violences banalisées ou des agressions sexuelles. Leur entourage leur dit : « *Arrête d'être triste*. » La dépression est perçue comme de la feignantise également.

Il manque un véritable accompagnement pour ces jeunes, qui ne consultent pas de médecin et restent en marge. Cette situation est alarmante, d'autant plus que ce public ne vote pas et ne participe pas à la vie locale.

JDA : À partir de vos constats, quels enseignements peuvent en tirer les acteurs locaux – collectivités, associations, structures d'éducation populaire ?

Clément Reversé : La question est largement politique. Collectivement, plus on lutte contre le décrochage scolaire, plus on augmente le nombre de personnes diplômées. Ne pas être diplômé devient alors problématique. Il faut refuser les discours qui individualisent les échecs et culpabilisent les populations les plus vulnérables. Il faut arrêter de répéter que ces jeunes sont feignants, inadaptés, d'employer des termes stigmatisants, de mépris social, insultants, violents. Ce serait déjà un premier pas. La grande problématique, c'est de considérer que tous les habitants en milieu rural et les jeunes sont les mêmes. La difficulté, avec ce public en marge, c'est qu'il cherche à s'invisibiliser. Ces jeunes essaient de se cacher. La question est plus large : « *Quelle est la reconnaissance des jeunes en milieu rural ?* » Il faut qu'ils restent, mais, ceux qui restent, on ne veut pas d'eux.



© Pexels - Mart Production

JDA : Dès lors, comment entrer en relation avec ces jeunes qui cherchent souvent à s'invisibiliser ?

Clément Reversé : La première difficulté est de les faire sortir de chez eux. Ces jeunes ont peur de sortir, d'être stigmatisés, ils n'ont pas les moyens de financer des sorties payantes... Ils craignent d'être montrés du doigt, d'être seuls, isolés, d'être bêtes. Ils subissent aussi de la grossophobie ou d'autres discriminations sur le physique. Les professionnels de l'animation peuvent être tentés de proposer des activités ludiques, mais cela n'intéresse souvent pas ces jeunes, ce qui peut être frustrant pour les structures. On peut aller vers eux par les Missions locales. Car, ce qui les fait sortir, c'est trouver un stage, réussir professionnellement. Ces jeunes ont peur des espaces socioculturels, peur des espaces de loisirs. Pour les atteindre, il faut passer par d'autres biais. Très modestement, j'évoquerais un projet que je mène avec le photographe et sociologue Cédric Calandrand ⁽¹⁾, à travers la France et bientôt dans les Landes : nous allons rencontrer des jeunes de milieu rural, par l'intermédiaire de la Mission locale, dans le cadre du Contrat d'engagement jeune (CEJ). Nous leur proposerons des ateliers autour de la photo-sociologie pour leur permettre de créer du lien.

JDA : Comment analysez-vous les menaces qui pèsent aujourd'hui sur les financements des Missions locales ?

Clément Reversé : C'est dramatique. Plus de trois quarts des jeunes enquêtés sont passés par la Mission locale, qui reste la seule structure capable de répondre à leurs attentes. Sans ce soutien, ces jeunes se retrouveraient encore plus perdus.

JDA : Ces jeunes ruraux précaires se distinguent-ils, selon vous, des jeunes vivant en quartiers prioritaires de la politique de la ville (QPV) ?

Clément Reversé : C'est une question que je me suis posée. Et j'ai fait une enquête avec deux collègues en comparant les jeunes de Gironde, de Mérignac et de Sainte-Foy-la-Grande, cette dernière commune étant en milieu rural, mais classée QPV. Ce qui m'a marqué, ce n'est pas tant la différence que la ressemblance des parcours.

Le quotidien est assez proche. Ce public est aussi marqué par des spécificités liées à la mobilité. Une immobilité physique et symbolique : on a peur de quitter le chez-soi, la cité. On a malgré tout quelques différences, dans le fait notamment que les urbains sont beaucoup mieux suivis. Ils sont beaucoup plus dans la protestation, remettent plus en question l'école, l'exploitation dans le milieu professionnel, là où les ruraux sont beaucoup plus passifs.

En milieu rural, il y a des enjeux très forts, comme la peur de critiquer le marché du travail, avec la peur d'être vu comme un feignant. Il y a un rapport à la culture et un rapport de classe sociale très proche. Ce sont tous des jeunes qui vivent dans des classes populaires. Le jeune de la tour qui a décroché est beaucoup plus proche du jeune de mon livre, que de l'enfant bourgeois qui va dans une école privée. Ce que l'on relève, c'est moins le fait d'être urbain ou rural que d'être précaire ou non. ▶

**Propos recueillis
par Isabelle Wackenberg**

« Il faut arrêter de répéter que ces jeunes sont feignants, inadaptés, d'employer des termes stigmatisants, de mépris social, insultants, violents. Ce serait déjà un premier pas. »

(1) <https://cedric-calandrand.com/>